

# Les Cosaques dans l'œuvre d'Isaac Babel'

FRANÇOIS DE LABRIOLLE

**L**a première fois qu'Isaac Babel' vit un Cosaque, il avait dix ans, c'était à Nikolaiev au cours d'un pogrome. Son père, agenouillé dans la boue, suppliait un capitaine cosaque de retenir ses hommes afin que fussent épargnées sa vie à lui et celle des siens. Son propre oncle venait d'être tué. Dans la belle nouvelle *Premier amour* Babel' évoque à la fois la très forte impression sensuelle que lui inspirait une belle voisine et l'humiliation de son père qui, sous les yeux de l'officier indifférent, se « frottait contre les courtes pattes bienveillantes du cheval et contre son gros nez, patient et velu ».

Il n'est pas très sûr que ce souvenir corresponde à la réalité. Judith Stora Sandor, dans son étude sur *Babel' l'homme et l'œuvre* (Paris, Klincksieck, 1968) en doute, et Babel' n'écrit-il pas de lui-même : « J'étais un petit garçon menteur » (*Dans le sous-sol*), mais le fait qu'en 1925 il ait éprouvé le besoin d'évoquer ou de construire cette scène prouve que les souvenirs de son enfance étaient restés vivaces, au-delà des terribles expériences de la guerre et de sa fraternité d'arme avec les Cosaques.

C'est que la Révolution a tout bouleversé. Mon propos n'est pas d'analyser les raisons qui ont conduit Babel' à adhérer au mouvement révolutionnaire, elles sont multiples, aucune ne le prédestinait, certes, à lutter dans la première armée de cavalerie soviétique sous les ordres de Boudiennyj, aux côtés des Cosaques. Il se décrit lui-même à cette époque :

J'offrais alors le spectacle d'un mélange vermeil, potelé, et encore en pleine fermentation de tolstoïen et de social-démocrate. (*Souvenirs - Début.*)

Mais Juif dans un pays où l'antisémitisme est ancestral, il a peut-être vu dans la Révolution dont l'un des chefs était juif, le début d'une période où l'on ne poserait plus à son sujet la question qu'il avait si souvent entendue « Youpin ou Russe ? » Il se voulait les deux à la fois et peut-être alors plus Russe que Juif.

Intellectuel jusqu'au bout des ongles, disciple et admirateur de Gorki, il a cru que le bouleversement qui transformait la Russie offrirait à son talent les expériences et les thèmes qui lui manquaient jusque là. Gorki lui dit en 1917 :

Il est évident que vous ne savez rien comme il faut, mais que vous avez l'intuition de beaucoup de choses. Allez donc pour cette raison vous mêler aux hommes. (*Souvenirs, début.*)

C'est ce qu'il a fait. En 1920 il est envoyé comme correspondant de guerre par la Rosta (agence télégraphique russe) sur le front d'Ukraine. Là, pendant six mois, d'avril à octobre se déroule une guerre mi-civile, mi-étrangère qui ravage ce pays trois fois balayé par un front très mobile : avancée polonaise jusqu'à Kiev, contre-offensive de l'armée rouge jusqu'aux portes de Varsovie, puis recul de cette armée jusqu'à l'armistice du 12 octobre.

Babel' participe aux campagnes de la première armée de cavalerie (Konarmija), à ses succès et à ses échecs sur un front mouvant et au milieu de la population civile. Les échecs sont évoqués peut-être plus que les succès, ce qui a valu à l'auteur, on le sait, la haine tenace de Boudiennyj.

Le jeune homme, il a alors 26 ans, étant né en 1894, se retrouve participer à des combats où s'affrontent deux ennemis traditionnels, les Ukrainiens et les Polonais, qu'opposent l'histoire, les conflits sociaux, la religion, mais qui ont un trait commun : le mépris des Juifs, si nombreux dans cette région de confins et qui n'appartiennent à aucune communauté nationale et par là sont soupçonnés aisément d'espionnage au profit de l'autre camp. C'est pour Babel' une position surprenante, inconfortable, telle que seule la situation révolutionnaire en Russie pouvait en créer.

Cette guerre était civile autant qu'étrangère, c'est-à-dire non seulement qu'elle voit s'affronter des combattants de deux peuples réunis autrefois dans l'empire russe, mais qu'elle divise les familles, les villages et, en bouleversant les rapports sociaux permet aux rancunes, aux haines personnelles, aux griefs refoulés de se couvrir d'un prétexte politique, ce qui lui donne un caractère particulièrement atroce.

Tout sépare ou devait séparer Babel' de ses camarades de combat : Juif qui se veut Russe, cultivé, intelligent (il adore Shakespeare, Dickens, Maupassant, Flaubert), délicat de manières et doux de tempérament, adepte en bon tolstoïen de la non-violence, il accompagne la partie de la population ukrainienne la plus violente, la moins civilisée, la moins accessible à l'idée d'ordre, de culture, ou d'intérêt général.

Et effectivement lorsque Babel' arrive avec sa mission de correspondant, on ne peut dire qu'il est bien accueilli. Les Cosaques admettent mal la venue dans leur camp de cet intellectuel en qui s'incarne tout ce qu'ils méprisent.

Babel', il faut le noter, ne s'impose pas par sa présence physique. Il est petit, porte des « lunettes à monture enveloppée de fil ciré » (*Début*), et semble comme embarrassé par sa personne. Quand il se présente :

Je suis licencié en droit de l'Université de Pétersbourg

le chef lui répond :

Ah ! tu es une de ces petites têtes de guimauve (Kinderbalsam), avec des lunettes sur le nez. Visez-moi ce pouilleux... On nous en envoie sans nous le demander, alors qu'ici on coupe la gorge aux binoclards. Tu t'y feras à nous hein ! (*Ma première vie.*)

Pour lui remonter le moral, le Cosaque qui l'accompagne au cantonnement lui confie :

Les gars à lunettes ont des problèmes ici, y'a pas moyen de calmer ça ici. Un type distingué, ça crève ici.

Et, le présentant aux autres, il ajoute :

Voilà, combattants, vous êtes sommés d'accueillir cet homme, il a rudement souffert dans les études.

Un jeune Cosaque s'approche de lui, et après avoir envoyé d'un coup de pied la valise à l'extérieur du logis, se retourne, et lui lâche au nez un pet sonore.

L'accueil par la suite se fera moins hostile. Il sera admis dans l'armée parce que sa qualité de révolutionnaire est reconnue par les chefs, mais bien sûr il ne sera jamais admis dans la cosaquerie. Mais là n'est pas mon sujet. Ce qui est à noter, c'est le portrait que Babel' donne de ces compagnons de combat, en qui il ne peut pas ne pas voir une sorte d'adversaire traditionnel. Et ce Juif éprouve devant les Cosaques des sentiments mêlés, complexes, ambivalents, un mélange de fascination et de répulsion que je me propose d'analyser.

Le sentiment le plus fort qu'il éprouve envers eux, ou du moins envers la plupart d'entre eux, c'est l'admiration ou, plus exactement, la volonté d'admirer leur courage, leur mépris pour leur propre vie qui leur permet de se surpasser devant le danger. Combattre est le propre du Cosaque, c'est pour lui aussi simple que de respirer, le combat est l'élément normal de la cosaquerie. Babel' évoque cette tradition guerrière avec le chant du vieillard dans la nouvelle *Berestečko*.

Nous avons passé les tumuli cosaques et la tour de guet de Bogdan Xmel'nyc'kyj. S'extirpa de derrière une pierre tombale un aïeul avec une *bandoura* et d'une voix d'enfant, il nous chanta la gloire passée de la cosaquerie.

Ces combattants sont les héritiers des héros qui ont fait l'histoire de l'Ukraine. La haine des Polonais, spécialement la haine du propriétaire polonais, les tient et anime leur combat.

Babel' note maints traits de ce courage, même lorsque la lutte est inégale. Trois hommes défient les avions du colonel Fauntleroy et sont vite hachés par les mitrailleuses des appareils évidemment invulnérables.

Est-ce le courage qui les lui fait trouver beaux ? La puissance qui émane de ces hommes-chevaux fascine le malingre Babel'. Un Cosaque n'est lui-même que sur

son cheval, qu'il préfère souvent à ses camarades et parfois à sa cause. Afonka Bida a pour son cheval blessé à mort les mots que l'on a pour un ami, pour un frère, pour un père. Le lendemain il disparaît, il est parti à la recherche d'une bête comparable et ne revient qu'après plusieurs semaines de ce qu'il faut bien appeler une désertion. Et il reprend sa place auprès de ses camarades qui ne lui font aucun reproche. Il y a plus fort. Xlebnikov est près de démissionner du parti parce qu'un supérieur lui a pris de force son cheval et il décide de quitter l'armée. L'homme et la bête ne font qu'un, comme un couple, et les mots de l'un, comme les regards de l'autre, disent la force de leur union. Du reste, comme le dit la chanson, le cheval montera au ciel avec son maître (*Le chemin de Brody*). L'union est physique aussi — le lien qui fait de l'homme et de sa bête une sorte de centaure, ce sont les jambes qui transmettent les ordres et assurent l'assise de l'homme. Babel' admire les fortes jambes de ces cavaliers nés ; il revient à plusieurs reprises sur les cuisses « bien tournées » qui leur donne une aisance souveraine et en font des combattants redoutables par la rapidité de leurs déplacements et par la souplesse de leurs manœuvres.

Dans cette admiration, il n'y a rien de malsain, mais sans doute l'envie inconsciente d'un homme qui aime les chevaux et qui sait qu'en raison de sa faiblesse physique il ne sera jamais un très bon cavalier. Et puis enfin combattre avec des hommes si forts est rassurant. Dans les *Contes d'Odessa*, il écrit en parlant d'un homme âgé, mais encore très solide :

Je me mis à aimer cet homme comme seul un petit garçon souffrant d'hystérie et de maux de tête peut aimer un athlète. (*L'éveil.*)

L'admiration chez Babel' va aussi au mépris total de la mort qu'il sent chez ses compagnons. La mort est omniprésente dans *Konarmija*, parce que c'est une guerre de mouvement, d'embuscades où la cavalerie joue un rôle prépondérant. Il n'y a pas de front, pas d'arrières, pas ou peu de secours possible pour un blessé. Les Cosaques sont à leur aise dans ce combat où la valeur individuelle peut s'exprimer dans des chocs brutaux et rapides. À chaque instant on peut être tué ou tuer. Les Cosaques tirent, sabrent, égorgent avec un dédain total de la mort, la leur comme celle des autres. La mort est leur compagne fidèle, et mourir au combat est pour le Cosaque de *Konarmija* le plus sûr moyen de rester dans la mémoire des hommes. Le crime impardonnable, c'est la lâcheté. Non pas la fuite, car échapper à l'ennemi dans cette guerre de mouvement peut être de bonne tactique, mais refuser de prendre parti, essayer même de survivre au milieu de combats où l'on ne se sent pas concerné, éveille leur mépris. Notons que la haine qu'ils éprouvent pour l'ennemi polonais n'est jamais méprisante, car il se bat bien pour sa cause. Leur choix à eux est simple, ils ont opté pour la Révolution, mais la doctrine ou l'idéologie ne les préoccupe pas. Certains ont changé de camp révolutionnaire, ils ont combattu avec Maxno avant de rejoindre Boudiennyj, d'autres peuvent faire le chemin inverse, l'essentiel étant de concilier l'envie de combattre avec une « juste cause ». Et Babel' qui a choisi son camp parle d'eux sans hostilité, ni mépris.

Mais le sentiment de Babel' devant les Cosaques se nuance de répulsion, je l'ai noté, devant leur cruauté. Il comprend et admire leur mépris de la mort, car après tout c'est le risque du soldat, mais l'acte de tuer, en dehors du combat, lui inspire une horreur physique. Les Cosaques tuent avec naturel et l'on peut dire, avec simplicité : dans une guerre de mouvement, on ne peut faire de prisonniers, alors on les tue quoique désarmés. Babel' est effrayé par cette capacité à supprimer un homme et cet effroi s'exprime par le ton neutre, totalement objectif avec lequel il raconte plusieurs meurtres. Un Cosaque qui combat avec Denikine tue son fils à coup de sabre, avant d'être à son tour massacré par les compagnons de son fils (*La Lettre*). Un ancien domestique écrase son maître sous ses pieds et met ainsi plus d'une heure à le tuer. Babel' raconte dans une page terrible comment un Cosaque égorge « proprement » un vieux Juif soupçonné d'espionnage. Babel' a horreur du sang, il sait bien que « la cruauté des hommes est indestructible » (*Journal*), mais il ne peut s'y résigner. Il n'arrive pas à tuer un compagnon blessé qui le supplie de l'achever pour qu'il ne tombe pas vivant entre les mains des Polonais, et déclare « piteux », « je ne peux pas ».

Est-ce de l'humour involontaire ? Le seul sang qu'il répand est celui d'une oie que, pour se faire bien voir des Cosaques, il a dérobée à une vieille femme, après l'avoir un peu secouée, pour montrer qu'il était un homme.

Car Babel' qui s'est marié en 1920 au début de l'année avec une jeune fille « douce, blonde et timide » ne peut s'empêcher de noter avec une certaine envie le « naturel » des Cosaques dans leur vision de la femme : la femme est le repos du guerrier, la proie du Cosaque. Dans cette guerre de mouvement, la haine qui anime les combattants exacerbe l'instinct de vie et toute occasion est bonne de le satisfaire. Malheur aux femmes et aux filles qui leur tombent sous la main. La fornication est partout présente dans *Konarmija* : elle n'est pas toujours violente, mais elle l'est souvent. Et Babel' le note, partagé : il voudrait bien, mais il n'ose pas, retenu qu'il est par son éducation, ses principes, sa culture, son respect de la femme (*Sa journée*). Si cela pouvait se faire avec délicatesse, il ne serait pas contre (*Un baiser*), mais la grossièreté, la brutalité des relations l'effrayent et le choquent.

J'ai parlé de sentiments complexes, ambivalents dans la description des Cosaques, de fornication et de répulsion.

Isaac Babel' ne pouvait porter sur les Cosaques un regard serein, objectif, froid. Il me paraît évident à lire et relire *Konarmija* que le sentiment qui en fin de compte l'emporte est l'admiration. Elle va au courage, à l'oubli de soi, au sens de la solidarité d'un peuple qui a écrit dans l'histoire russe des pages glorieuses à côté d'autres plus troubles, dont le passé appartient à cette histoire, et qui, bien qu'ayant choisi le camp des futurs vainqueurs, est destiné à disparaître. L'esprit cosaque, esprit de révolte pour la liberté, n'a pas sa place dans la Révolution triomphante. Babel' le comprend et l'écrit.

L'armée de cavalerie est un tour de magie sociale accompli par le Comité Central de notre parti. La veine de la révolution a été que soit jetée en première ligne la libre cosa-

querie, nourrie de multiples préjugés, mais le Comité Central en manœuvrant les extirpera avec une brosse de fer,

dit l'un des commissaires politiques.

Quand Babel' imagine dans *Contes d'Odessa* un héros qui serait, comme un Cosaque, fort, courageux, fier du passé de son peuple et malin comme un Juif, qui marquerait la société en refusant la loi de l'ordre établi, en revendiquant la possibilité de vivre selon ses principes, quand il imagine Benia Krik ou plus encore un Froim Grač fusillé pour des activités incompatibles avec le nouvel ordre soviétique, ne cite-t-il pas là un avatar juif des Cosaques de *Konarmija*, auxquels, par-delà les années, il souhaite rendre un ultime hommage ?